

Québec français



Et la société

Claude Lacombe

Number 26, May 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacombe, C. (1977). Et la société. *Québec français*, (26), 15–15.

quarantaine de collaborateurs pour un volume prestigieux qui devait avoir pas moins de mille pages.

C'est ainsi que j'ai connu Hubert Aquin jusqu'à devenir vite un ami. C'était un homme d'une profonde humanité, généreux et absolu. Il avait aussi donné sa chance à celui qui dure à *La Presse* à force de compromis. Deux types d'hommes symboliques d'un peuple aimé par des hommes dévoués qui s'épuisent ou des étranges collaborateurs d'un pouvoir étranger qui maintient la main mise sur le Québec. Je ne veux retenir ici que l'image d'Hubert Aquin pour la mémoire des meilleurs. C'est la mort qui fera finalement la différence de l'échec et de la victoire. Les mots d'Hubert ont passé la frontière que nous franchirons aussi, le temps venu.

André GAULIN

**Celui qui se tue court après
une image qu'il s'est formée
de lui-même: on ne se tue
jamais que pour exister.**

Malraux, *La voie royale*.

Son premier roman

Mon plus ancien souvenir d'Hubert Aquin remonte à plus de vingt ans. Je le vois encore dans le bureau sombre que j'occupais à l'époque rue Molière, une lueur amusée dans les yeux, me suivant avec une suprême aisance sur le terrain où j'aimais entraîner, à cette époque, les jeunes auteurs qui m'apportaient un manuscrit. Nous étions partis de Proust, auquel j'avais comparé certains passages du texte extraordinaire du manuscrit qu'il m'avait soumis. De Proust nous étions passé à Gide, à Martin du Gard, à Céline, à bien d'autres. Les titres d'ouvrages volaient entre nous. Il les avait tous lus. Par Flaubert nous allâmes à Balzac, nous remontâmes à Laclos, à Restif de la Bretonne. Aquin suivait sans défaillance. Moi qui en cinq années de captivité en Allemagne avais lu ou relu près de cinq mille ouvrages, je trouvais dans ce garçon de vingt ans mon cadet, sur le plan purement livresque, une érudition égale à la mienne.

J'ai toujours pensé qu'il avait dû se réjouir d'être sorti vainqueur de ce petit duel. Pour ma part j'en conçus l'espoir qui ne s'est éteint qu'avec sa vie: Aquin nous donnerait un jour un roman qui ferait une grande

carrière internationale. C'est ce que Jean Ethier-Blais a si brillamment exprimé dans l'article qu'il consacra dans *le Devoir* à *Prochain épisode*: « Nous le tenons enfin notre grand écrivain, mon Dieu, merci. »

Découvrant l'érudition d'Hubert Aquin alors que son manuscrit venait de me révéler son talent, je n'avais qu'un regret c'est que ledit manuscrit n'était absolument pas publiable tellement il allait loin dans ce qu'à l'époque on aurait appelé de la pornographie. C'était en effet le récit de l'agonie morale d'un jeune amant jaloux jusqu'à l'obsession du mari de sa maîtresse. La pauvre femme plus mère qu'amante était obligée de lui dire exactement et sans omettre le moindre détail tout ce qui se passait, sur le plan sexuel, entre son mari et elle. Il en résultait des descriptions d'une précision et d'une minutie exhaustive, du genre de celles que les auteurs du nouveau roman ont tant de fois utilisées depuis.

Nous étions en 1956 ou 1957 — je ne suis pas sûr de la date — je venais d'être accusé, en chaire, par un évêque de la région de Sherbrooke de publier des romans pornographiques de nature à pervertir notre belle jeunesse. Il s'agissait d'*Évadé de la nuit* et de *Poussière sur la ville* d'André Langevin. C'est tout dire! Je ne pouvais donc envisager de publier ce remarquable manuscrit. Je doutais même qu'un éditeur parisien ose le publier. C'était l'époque où l'*Histoire d'O* restait au-dessous des comptoirs chez les libraires français et valait une petite fortune au marché noir. Or l'*Histoire d'O* à côté du livre d'Hubert Aquin était un texte pour jeunes filles sages. Je lui offris cependant de l'envoyer à Paris. Il refusa. Il m'expliqua qu'il avait voulu connaître mon opinion sur son manuscrit parce que j'étais l'éditeur d'André Langevin qu'il admirait.

Il m'assura que c'est à moi qu'il présenterait le prochain livre qu'il écrirait et il tint parole puisque quelques années plus tard il m'apporta *Prochain épisode*.

Je lui ai demandé bien souvent s'il n'avait pas conservé sinon le manuscrit lui-même qu'il m'affirma avoir détruit, au moins des brouillons ou des notes qui lui auraient permis de le refaire. J'en avais parlé à Robert Laffont qui souhaitait vivement le voir reconstituer ce manuscrit qui m'avait fait une si forte impression. Il s'y refusa toujours. Il avait sûrement tout détruit.

Sans doute cet ouvrage de jeunesse était-il trop clairement autobiographique et les personnages trop reconnaissables. Il est certain qu'il aurait fait scandale, mais le détruire c'était s'interdire de changer d'avis.

Cette fois-là déjà il est allé jusqu'au bout de sa route sans idée de retour.

**Celui qui n'accepte pas et
ne respecte pas ceux qui
rejetent la vie, n'accepte
ni ne respecte la vie
elle-même.**

Szasz, *Le péché second*.

Et la société?

On a donné de nombreuses explications de la mort du romancier Hubert Aquin. Lui-même a voulu, avant de poser son geste fatal, le situer dans une logique qui prolonge son oeuvre. Ainsi en a-t-il décidé. Mais au-delà de son geste et de la signification qu'Hubert Aquin lui a lui-même donnée, on peut dire combien nous regrettons sa mort prématurée, combien elle prive notre société d'un homme de talent et de caractère qui ne vivait que pour atteindre l'excellence et partager avec les autres ses idées, ses émotions, ses sentiments.

Comment se peut-il qu'une société comme la nôtre ne vienne en aide à un auteur qui a conquis ses lettres de noblesse et dont le nom figure parmi les plus illustres de nos écrivains? Il est facile de voir des signes dans cette mort tragique. Ils sont là: la date, l'heure et la manière dont il a voulu mettre fin à ses jours. Mais tout cela ne ressuscite pas celui que nous avons connu et avec qui nous étions ami depuis plus de trente années. Cependant il est une tristesse profonde que nous partageons avec les siens et quelques-uns de ses amis; celle de constater qu'Hubert n'entrevoit pas d'autre recours. Et combien ne pas regretter le fait que cette mort soit survenue d'une manière aussi cruelle et aussi oublieuse de l'espérance? Certes il faut du courage pour mettre volontairement un terme à sa vie, mais quel courage, sinon celui d'un homme dont la vie est sans issue. Comment alors ne pas déplorer le fait que nous vivions dans un monde aussi sauvage qu'il rende la vie impossible aux meilleurs des siens? D'autres artistes, avant Hubert Aquin, ont agi de la même façon en se donnant la mort et il est vrai qu'ils vivent toujours parmi nous puisqu'ils nous ont laissé leurs oeuvres, la meilleure part d'eux-mêmes. Mais je crois que la vie est encore plus grande que l'oeuvre et c'est là que je me pose cette question: Est-il possible de préférer la mort à la vie sans s'avouer qu'on a voulu tenter l'impossible?

Claude LACOMBE

Président de la Coopérative
des auteurs dramatiques québécois.

Pierre TISSEYRE